

24^e DIMANCHE ORD A

(Mt 18, 21-35)

– Frères et sœurs, reconnaissons que cette parabole est déroutante, tout de même. C'est une suite de surprises. Tous les personnages se comportent d'une façon qui nous laisse assez interloqués. Regardons d'abord le premier personnage, ce roi qui voulut régler ses comptes avec ses serviteurs. Quelle générosité vraiment royale ! On a du mal à y croire, surtout dans notre monde, où les forts écrasent les faibles, où l'on court après l'argent et le profit, quitte à bouleverser le climat et les équilibres écologiques. Ce roi, nous dit Jésus, est la figure de notre Père du ciel. Voilà une parole qui nous oblige à revoir bien de nos idées sur Dieu. Dieu est juste, nous dit l'Écriture ; mais quelle idée nous faisons-nous, spontanément, de sa justice ? Nous sommes portés à nous représenter la justice divine comme une comptabilité rigoureuse de nos péchés et de nos bonnes œuvres. C'est que nous nous faisons tout naturellement un Dieu à notre image, et notre justice, avouons-le, ressemble souvent à la loi du talion : œil pour œil, dent pour dent. Or, qu'est-ce que le Nouveau Testament nous dit de justice divine ? Il faudrait lire à ce propos la grande lettre de saint Paul aux Romains. Je vous en cite seulement deux versets qui nous donnent l'essentiel du message de cette lettre : « Tous les hommes ont péché, mais sont gratuitement justifiés par la grâce de Dieu, en vertu de la délivrance accomplie en Jésus-Christ. » (Rm 3, 23-24) Gratuitement justifiés : c'est cela, la justice de Dieu. C'est le geste magnifique et magnanime du roi de cette parabole, qui remet à son serviteur son énorme dette.

Le serviteur aurait bien pu trimer toute sa vie : jamais il n'aurait pu rembourser pareille somme. Et nous aurions beau multiplier nos bonnes œuvres, si tant est que nous en soyons capables : or, ce n'est pas cela qui nous sauverait, mais la Croix du Christ, et notre foi en son amour sauveur qui s'offre à nous gratuitement. Est-ce à dire que nous n'avons plus rien à faire ou, pire encore, que nous pouvons faire n'importe quoi ? Bien sûr que non ! Dans cette même lettre aux Romains, saint Paul nous interpelle avec force : « Méprises-tu la richesse de la bonté, de la patience et de la magnanimité de Dieu, sans reconnaître que cette bonté te pousse à la conversion ? » (Rm 2, 4) D'ailleurs, la suite de la parabole nous montre à quoi nous engage cette générosité de Dieu à notre égard.

Regardons maintenant le deuxième personnage de cette parabole : le débiteur impitoyable envers son compagnon. Quelle surprise, là aussi ! Pourquoi cette dureté, cette cruauté même ? J'ai ma petite explication, et je vous la propose bien simplement ; à vous de voir ce que ça vaut. Si le débiteur se montre aussi dur, c'est parce qu'il n'a pas vraiment cru que le roi lui

avait remis son immense dette. Trop beau pour être vrai ! Mais pour Dieu, rien n'est trop beau. Et si nous sommes parfois si durs, incapables de pardonner, c'est parce que nous ne croyons pas vraiment que Dieu nous a pardonnés sans aucun mérite de notre part. L'homme qui a réellement fait l'expérience de la miséricorde de Dieu pour ses propres péchés est transformé : il passe d'un univers de dureté, de rancune, à un univers de paix et de communion.

Je sais bien, frères et sœurs, qu'il y a des situations où il est très difficile, sinon impossible, de pardonner, d'oublier le mal qu'on nous a fait subir. Mais pardonner n'est pas oublier : c'est laisser le Christ me libérer du ressentiment et de la haine qui me rongent et qui continuent d'empoisonner ma vie. Je termine en évoquant un épisode qui nous parle mieux que mille sermons sur le pardon. Il concerne sainte Maria Goretti, cette jeune fille de douze ans qui eut à résister aux sollicitations répétées d'un garçon de dix-huit ans, dont la famille exploitait la même ferme que sa mère, dans la campagne romaine. « Non, Alexandre, lui dit Maria, Dieu ne veut pas. » Fou de passion et de rage, le jeune homme la frappa de quatorze coups de poinçon le 5 juillet 1902. Maria mourut le lendemain à l'hôpital, après avoir déclaré : « Pour l'amour de Jésus, je lui pardonne et je veux qu'il vienne avec moi en Paradis. » Après presque trente ans de prison, Alexandre, libéré et repent, décida de se présenter à la vieille maman de Maria pour lui demander son pardon. A son grand étonnement, la femme l'embrassa et l'accueillit comme un fils. Stupéfait, l'homme lui dit : « Madame, est-ce que vous vous souvenez de ce que j'ai fait ? » « Bien sûr, Alexandre », lui répondit la femme. « Et vous m'accueillez comme-cela ? », continua l'homme. Et la vieille maman : « Alexandre, si Maria t'a pardonné, pourquoi ne devrai-je pas te pardonner moi aussi ? » Plus tard, ils seront tous deux présents à Rome, place Saint-Pierre, lorsque le pape Pie XII proclama Marie sainte le 24 juin 1950.